

L'armée de l'Est

Autor(en): **Secretan, Ed.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **49 (1911)**

Heft 5

PDF erstellt am: **15.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-207546>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LE PATOIS DE BLONAY

III

PLUS nous avançons dans la lecture du *Glossaire du patois de Blonay*, et plus aussi grandit notre admiration pour le labeur que s'imposa M^{me} Louise Odin. Ce n'est pas une sèche énumération de vocables qu'elle a faite, mais une œuvre vivante, palpitante de son amour pour la terre natale et qu'éclaire à chaque page sa haute intelligence des questions du langage et des traditions locales. Mettant de côté toute fausse prudence, l'auteur n'a pas reculé devant les mots crus et les historiettes gaillardes ; mais elle s'est plu surtout, et les amis du patois lui en seront tous reconnaissants, à montrer la richesse de notre vieil idiomme en tournures vives et jolies, en pittoresques images si difficiles à rendre en français. La collection d'idiotismes du *Glossaire* suffirait à elle seule à donner son prix à ce bel ouvrage. Faisons-y encore quelques emprunts.

Au mot *dézalétyi* (ne plus allaiter, sevrer) M^{me} Odin écrit : « J'entendais deux vieillards deviser des temps passés et rappeler leur âge : « Vâi, vâi, disait l'un, ne sein pa mô dézalétyi ! », voulant dire : « Il y a longtemps que nous sommes au monde. »

Krêso kemein la tyuva dou vèi : je crois comme la queue du veau (c'est-à-dire du côté de la terre), disent volontiers les personnes âgées.

Et ce vieux garçon, à qui l'on demandait pourquoi il ne s'était jamais marié, et qui répondait : « Voulé vouerdâ mon pusseladzo ». C'était le même peut-être qui annonçait ainsi l'approche du mauvais temps : « Ne vouleîn avéi dou pou tein, lé pudze mè sakrefiyon. »

Croquis d'un homme à la bouche fendue jusqu'aux oreilles : « L'a on-na botze kemein on koutéi à pouâ » (couteau à tailler la vigne). Autre, d'un gros joufflu : « L'a déi dzoute grosse kemein on tyu dé pouro » (comme un derrière de mendiant, de fainéant). En patois on dit pour les fesses : « lé dzoute dou tyu. »

Le Vaudois, écrit M^{me} Odin, aime beaucoup une certaine façon détournée de mortifier son prochain, ou de *fyon-nâ*. Ainsi, voit-il passer un homme, la hotte au dos, et dont le bisaïeul en a volé une dans une cave, il dira : « Di vâi, Rodo, te lé tin à la cava, té lotté ! »

Les femmes de Blonay ne s'entendent pas moins bien à la raillerie. Leurs maris ont-ils mis le *guillon* au tonneau, elles disent : « L'é on béi moméin po lé z'omo tyé ci yô metton le guelyon à n'on bossaton ! » ou bien : « Kan l'an met le guelyon, l'an tot dou lon ôk' à fêr' à la cava ! » ou encore, dans bien d'autres circonstances :

Kan lé z'omo faron bin,
Lé lâivre preindron lé tsin.

Mais les hommes le leur rendent avec largesse : « Tote lé fémale son déi batollié », déclarent-ils ; « kan du-tré fémale son einseinbllio, fan on batolliadzo k'on ne léi véi gotta » ; ou :

Kan fénne botson dé parlâ,
L'einterremein fô apréstâ ;

et ce dicton encore : « Ne fô pa mé dé fémale dein on-na méizon tyé ke ne léi y a dé forné. »

Tous ces « fions » n'empêchent pas les femmes de vaquer vaillamment aux travaux de la maison et des champs, et de rire bien souvent comme ces paysannes qui racontaient ingénument : « Ne z'ein tan rizu ke ne no sein pessi permi », à l'exemple des dames de Romont dont parle le doyen Bridel : « No z'ein tan rizu, disaient-elles, ke no z'ein fé lo rio pè lo pâilo. »

Les filles de Blonay n'ont pas seulement la gaieté en partage ; elles sont encore fort jolies, et elles le savent bien. N'est-ce pas l'une d'elles à qui le photographe demandait si elle voulait être prise de face ou de profil, et qui répondait : « Na, ma féi na, ne vu pa éithe yusa dé travè ; faréi béi vère ! Me vu k'on mé vaye dréi dévan. »

Pour leur plaire, les hommes ne doivent pas laisser croître la barbe : « Lé fémal' ou veladzo n'amon pa vère ke lé z'omo san barbu ; éi dyon ke seinblyon éi boko, ke son assebin barbu ». Il déplaît surtout au beau sexe de Blonay de voir les pasteurs avec des mines de sapeurs ou de capucins : « Cein l'é tan pou de vère on menistro su sa dzayir' avoué on-na barba. Lé z'ôtro yadzo, lé menistro ne la léissivan pa venf. »

Des jeunes gens de son village, M^{me} Odin ne dit pas que des choses agréables. Elle les trouve bien turbulents et enclins aux farces un peu grosses parfois : « L'é z'ou yu déi valoté fère déi poute z'atrapé : fazan on krau ou méitein d'on sindâi, métan dein ci krau de la bauza, épu kre-vavan le krau avoué déi prime brantsette é koke follye d'abro ; sé vèllyvan po vère ko l'einfontherâi dein le krau ; l'avan dou pllézi à l'ôûre dzerâ ».

Il y a un peu plus de cent ans, quelques-uns d'entre eux payèrent cher l'offense faite à une noce : pour se venger d'époux qui n'avaient pas voulu faire danser la jeunesse, ils avaient « brûlé les pas » de la noce, c'est-à-dire qu'ils avaient allumé du feu de loin en loin sur ses pas et que, tout en tirant des coups de feu, ils l'avaient fait suivre d'un mannequin juché sur un âne. Cette plaisanterie leur valut l'emprisonnement, puis la ruine.

Si le patois fourmille d'expressions charmantes, il est en revanche assez pauvre en vocables. Ainsi le mot *éstoma* sert à désigner la poitrine avec tous ses organes, et même le cœur, pris au figuré. Quand le campagnard toussé, c'est toujours l'estomac qui lui fait mal : « Me fô tan toussi dé l'éstoma ! » Il dit : « Se relére l'éstoma », pour se restaurer ; « clia fémala n'a rin d'éstoma », pour : cette femme n'a pas de gorge ; « forssi de l'éstoma », pour : presser fortement de la poitrine un objet qu'on veut pousser, comme cela se faisait jadis pour confectionner les saucisses. « On éstoma d'apotityéro », un corps qui a toujours besoin de drogues ; « déi z'estome dé tsavô », de forts estomacs ; « déi z'estom' à du-tré z'étadzo », des estomacs qui supportent tous les mélanges. « N'ein é mô à l'éstoma de vère cein ke sé passé » : J'ai mal au cœur de voir ce qui se passe.

L'estomac du paysan n'aime guère le potage qu'on sert à la ville : Kan on va dein lé vele demandâ de la sepa, vo ballon de la cliarisse ke léi y a rin tyé de l'éivoué et koke gran d'on sa pa dé tyé, ke sé koresson apréi dein l'assietta.

On ne lui donnait assurément pas de la cliarisse à ce villageois de Blonay qui allait à tous les enterrements, rien que pour bien boire et bien manger, et qui disait en entrant dans la maison mortuaire : « Mé reindo à l'einvitachon ke m'a éthâ fête », quand bien même personne ne l'avait invité.

Un autre original, le vieux H., mettait un gilet rouge pour porter le deuil de sa femme.

A propos de deuil, on dit : « porté le dyo de sé z'allion », porter le deuil de ses vêtements, c'est-à-dire user ses vêtements noirs sans être en deuil.

Autre jolie expression : « alâ à tyusson, tyussetta » ; littéralement : aller à cuisse, cuissette ; monter à deux, homme et femme, la même monture, comme cela se pratiquait autrefois à toutes les noces, et comme cela se voit partout encore dans le Valais.

Cet usage s'est perdu à Blonay, ainsi que celui de *bottâ* les indigents et les magisters. Jadis, la commune devait botter tous ses pauvres, et aussi les régents, au nouvel-an. A ces derniers, le chose ne plaisait guère, car si les souliers étaient bons, ils n'avaient certes rien d'élégant. Et puis, il était humiliant pour les maîtres d'école d'aller quêrir, en compagnie de tous les assistés, les souliers alignés sur la table municipale. On raconte que le régent Genton

tournait et retournait ses chaussures neuves sans pouvoir se décider à les emporter. « Vous n'avez pas l'air content, lui dit un municipal. — Il me semble, répond le régent, que pour monter en chaire, ces souliers sont bien grossiers. — C'est à prendre ou à laisser, répliqua le municipal. » Là-dessus, Genton fait un demi-tour et s'en va sans ses chaussures. L'affaire fit du bruit, et si quelqu'un fut blâmé, ce ne fut pas le maître d'école. Dès lors, la commune renonça à chausser ses instituteurs.

Sont-elles aussi tombées dans l'oubli les formulettes imitatives ? Voici celle qui rappelle le chant du ramier :

Fou, fou, fou, seré bin fou
Dé tsandzi dyi z'au contre dou !

On a parodié de même la chanson du pinson : Kan le tyeinson sein veni le bô tein, éi tsante son fouri, fouri (printemps, printemps). Il dit alors aux femmes : « Tallye té pyein, tallye té pyein », coupe (ôte) les chaussures que tu mets sur tes souliers, ce qui veut dire qu'il ne gênera plus. En été, il dit aux faucheurs : « T'éi, l'éi dyahliamein matenâi, matenâi ! »

(A suivre.)

V. F.

Comme la divinité.

Il y avait, voici bien longtemps de cela, dans une paroisse à l'ouest du canton, un pasteur qui était peut-être un très brave homme, mais auquel manquaient la plupart des qualités du consolateur des âmes et du prédicateur. Ses ouailles ne le voyaient qu'à l'église. Elles l'y voyaient longtemps, à vrai dire, car ses sermons étaient interminables, autant que pâteux. Petit à petit, le vide se fit devant sa chaire ; il finit même par n'avoir plus pour l'écouter qu'un vieux conseiller de paroisse venu par devoir et qui avait coutume de dire : « Notre ministre me suicide tous les dimanches. »

On demandait un jour à cet ancien d'église ce qu'il pensait de son pasteur.

— Tout ce que je puis vous dire, répondit-il, c'est qu'il possède trois des marques de la divinité : il est incompréhensible, invisible et éternel ; incompréhensible au temple, invisible la semaine, éternel dans sa paroisse. V. F.

L'ARMÉE DE L'EST

Ce fut un spectacle navrant que celui de l'entrée de l'armée en Suisse. Dès qu'ils ne furent plus soutenus par la crainte du danger et la poursuite de l'ennemi, ni excités par leurs officiers, dit M. le major Davall ; dès qu'ils se sentirent sur un sol hospitalier où des mains secourables se tendaient vers eux de toutes parts, les soldats s'affaissèrent complètement et perdirent le peu d'énergie qui leur restait encore. Un très grand nombre marchaient les pieds nus, enveloppés de misérables chiffons. Les chaussures, faites d'un cuir spongieux, mal tanné et la plupart trop étroites, n'avaient pas pu supporter les marches dans la neige et la boue ; les semelles étaient absentes ou dans un pitoyable état. Beaucoup de ces malheureux avaient les pieds ensanglantés ou gelés. Les uniformes étaient en lambeaux. Les hommes s'étaient affublés de tous les vêtements qu'ils avaient trouvés sur leur route, l'aspect général des troupes présentait d'intraçables bigarrures. Plusieurs avaient encore le pantalon de toile reçu à l'entrée en campagne et grelottaient à faire pitié. Une toux stridente et continuelle se faisait entendre de la tête à la queue des colonnes ; tous à peu près en étaient affectés. Fantassins de toutes catégories, zouaves, turcos, soldats de la ligne, chasseurs à pied, gardes mobiles, cavaliers démontés, cuirassiers, dragons, artilleurs, tous étaient confondus dans cette cohue. Quelques corps seulement avaient gardé leurs rangs, tantôt une ou deux compa-

gnies, ici ou là un bataillon accompagné de ses chefs, enfin trois ou quatre régiments, du XVIII^e corps surtout et de la réserve générale, complets ceux-là et en bonne ordonnance.

Par un instinct de conservation bien naturel, tous ces hommes serraient sur la tête de la colonne, en sorte qu'il n'y eut ni intervalles ni coups dans le défilé.

A mesure que les soldats mettaient le pied sur le territoire suisse, ils déposaient fusil et sabre, équipement et munitions. Bientôt d'immenses tas d'armes de tous genres s'élevèrent à droite et à gauche de la chaussée couverte de neige.

Le commandement des troupes suisses avait eu d'abord l'intention de suspendre le désarmement pendant la nuit, pour permettre aux troupes de prendre quelque repos. Il ne fut pas possible d'observer la consigne. Dès que le moindre arrêt se produisait dans la colonne, c'était de la queue à la tête une irrésistible poussée. Point de halte ni de repos dans ce flot d'hommes descendant, en longues files noires, les versants du Jura blancs de neige, sans cesse bousculés par les derniers venus, pressés de se mettre à l'abri, de trouver quelque part, où que ce fût, un toit, un gîte. Les troupes les premières entrées durent marcher jusqu'au soir, pour évacuer les routes et permettre à la queue d'avancer. Les plus fatigués, les plus misérables, exténués, tremblant la fièvre, s'accroupissaient ou tombaient au bord du chemin, inertes, insensibles à tout, incapables d'agir, à peine de parler. La pitié publique relevait ces moribonds. On en remplissait les étables et les granges et, plus bas, dans les vallées et la plaine, les infirmeries, les écoles, les églises. Les populations, échelonnées le long des routes, faisaient de leur mieux pour soulager tant de misères.

Des milliers de chevaux et de voitures coupaient, par intervalles, ce flot humain qui passait. Les chevaux faisaient pitié autant que les hommes. Maigrés, efflanqués, pouvant à peine se tenir sur leurs jambes, ils tombaient par centaines. On se bornait à couper les traits, à traîner les pauvres bêtes hors de la chaussée et on les achevait d'un coup de fusil. Les routes étaient jonchées de cadavres. D'autres, affamés, cherchaient à ronger tout ce qui était à leur portée, les jantes des roues de la voiture qui les précédaient ou les crins du compagnon de misère attelé devant. Privés de soins depuis longtemps, leur corps n'était souvent qu'une plaie dégoûtante. De l'aveu des conducteurs, un grand nombre de chevaux des batteries n'avaient pas été débarnachés depuis plusieurs semaines. Les chevaux de la cavalerie, quoique harassés, étaient, en général, moins mal tenus. Les cavaliers montraient encore quelque sollicitude pour leur monture, tandis que les hommes du train de l'artillerie et des équipages traitaient leurs attelage avec une révoltante brutalité. A Yverdon, à Colombier, on dut faire entourer les parcs d'une forte chaîne de sentinelles pour empêcher les soldats du train de s'échapper et les forcer à donner des soins à leurs bêtes.

Sur les points de passage principaux, ce lamentable défilé dura le 1^{er} février pendant toute la journée, la nuit suivante sans interruption et une partie de la journée du lendemain. Toute la génération d'hommes qui, en Suisse, a assisté à ce lugubre épilogue d'une guerre cruelle en a gardé, impérissable, le tragique souvenir. Jamais on n'avait vu, dans cet heureux pays, pareil désastre.

L'Armée de l'Est.

Ed. SECRETAN.

Vers Sedan. — *Vers Sedan*, récit anecdotique avec clichés de cette malheureuse campagne, vient de sortir de presse. — On peut se la procurer pour le prix de fr. 1.50 auprès de l'auteur, M. Ernest Tissot, rédacteur à la *Feuille d'avis de Lausanne*, avenue Montgibert, 8, Lausanne. Envoi contre remboursement.

Ma sœur a la rougeole!

Jean Crazet, bambin de dix ans, élève d'une école lausannoise, déclare à son maître :

— M'sieu, ma sœur a la rougeole.

— Eh bien, mon ami, dit l'instituteur, dépêchez-toi de filer et ne rentre en classe que lorsque ta sœur sera guérie.

Pas besoin de dire si l'écolier se le fit dire deux fois. Quelques instant plus tard, un de ses camarades lève la main.

— M'sieu, fait-il, la sœur à Jean Crazet, elle demeure pas chez eux : elle est chez sa tante, à Genève!

LE KOTHÈ

Léi y avéi à Tsouthey¹ tré villio ke sé disputāvan kemein fon toté lé né ou kothè². A la fin sé mérmedzīvan tan ke ne savan pa mé tyé ke dezan ; épu éi bouélāvan kemein déi z'einradzi ; tsakon dé lau vouléi avéi rézon et nion ne vouléi bastā. Le villio B., ke femāve, mé seinblāve le pllie réizenablio. Sé lēvāi ein dezin :

— Krayo ke n'ein prou z'ou dé pllézi por ouāi, fō méinadzi ōke por déman ; m'ein vé mé kutzi : bouna né!

— On-na merda por tē! ke léi répondāi le pllie tseinpourlo déi tré.

Kan lé femāve l'oudzan cein, l'ouvrvāvan lou fenéithrē et lou kriyāvan :

— Vo n'éi pa vergogne dé balli déi z'exeinplio koecein éi dzouvene dzein, villio fou ke vo z'éithē! Vo fara bin mī dé vo retréssi, na pa teni déi propou skandaleu kemein vo teni!

Adon tsakon sé lēvāve por alā à batot pllia. Le teindēman, l'irē tot à rékemeinci. Léi y a grantein ke cliou tré villio fan terra, mā léi y a onko bin déi dzein ke sé soveingnon déi kothē dé Tsouthey ke l'fran rénon-mā po lou tsekagnē. Louise ODIN.

¹ Chaucey, quartier supérieur de Tercier, qui est le village principal de la commune de Blonay.

² « Coterd », en d'autres endroits.

LA CHANDELEUR

C'ÉTAIT, avant-hier, la Chandeleur. Cette fête catholique avait pour objet de rappeler la présentation de l'enfant Jésus au temple et la purification de la Vierge. Elle n'est plus guère célébrée. Son nom lui vient des cierges bénits (chandelles) qu'on y portait en procession. Nos pères vouaient une grande attention au temps qu'il faisait ce jour-là. Voici quelques-uns de leurs dictons :

Si à la Chandeleur il fait beau,
Il y aura du vin et de l'eau.

A la Chandeleur, neige sur le poteau ;
Si elle n'y est pas, il la faut.

Quand la Chandeleur luit,
L'hiver 40 jours s'ensuit.

La Chandeleur noire,
L'hiver fait son devoir,
La Chandeleur trouble,
L'hiver redouble.

Si le soleil luit le lendemain,
Gardez bien votre foin,
Car il vous sera de grand besoin.

Etrences d'honneur
Durent jusqu'à la Chandeleur.

A la Chandeleur
La grande douleur.

A la Chandeleur
Toutes bêtes sont en horreur.

A la fête de la Chandeleur
Les jours croissent de plus d'une heure
Et le froid pique avec douleur.

Le jour de la Chandeleur
Quand le soleil suit la bannière,
L'ours rentre dans sa tannière.

La veille de la Chandeleur,
L'hiver se passe ou prend vigueur.

A la Tzandélauga, lè dzor l'an cru d'on repé d'épauza.

Se lou lau pau vaire, lou dzor dè la Tzandélauga, d'ouna montagne à l'autra, fau sé récatzi chi se nan-né.

A la Tzandélauga, se lè pon ne san pa fé, sé fan ; se san fé, sé défan.

Les présages de la neige

Si la première neige persiste pendant quelque temps sur le sol à des endroits non exposés au soleil, attendez-vous à un hiver rigoureux.

Quand la neige tombe sèche et dure, c'est qu'elle ne fondra pas de sitôt ; tombe-t-elle, au contraire, en flocons épais et mous, c'est signe de pluie prochaine.

Le bois que l'on brûle l'hiver pétille plus fort avant la tombée de la neige.

Il faut trois jours de temps couvert pour amener de la neige épaisse.

Si les flocons augmentent de volume, c'est que le dégel est proche.

S'il n'est pas encore tombé de neige en janvier, il n'en neigera que plus fort en mars et avril.

Plus il neige, plus l'hiver est sain.

Hiver neigeux, année riche.

La neige est l'engrais du pauvre, et une chute abondante de neige est le présage d'une récolte abondante aussi.

On-na bouna nāi vō onna bouna femayè, disent les paysans.

Et aussi : Vaut mī là nāi à tein tyé tā.

Quiproquo. — Un éleveur de chiens faisait l'article à une veuve encore très appétissante :

— Ce qu'il vous faudrait, madame, c'est une bonne bête, fidèle, intelligente, qui vous garderait dans votre isolement.

— Monsieur, dit-elle, en rougissant, vos ouvertures m'honorent infiniment, mais je ne sais qu'y répondre, tant elles sont inattendues.

La dernière. — Dans un petit café de la campagne, deux paysans parlaient d'un voisin, ivrogne incorrigible, qui avait exprimé ses dernières volontés. On s'étonnait fort qu'il ait déclaré — la chose n'est pas encore commune à la campagne — tenir expressément à être incinéré.

— Je me demande, disait l'un des deux interlocuteurs, où il a bien pu trouver une idée pareille. Tiesque ça peut bien lui faire d'être enterré ou bien incinéré, comme y disent ?

— Mon té, fit l'autre, qui n'a pas sa langue dans sa poche, c'est probablement pour avoir le plaisir de prendre une dernière « cuite »!

Théâtre. — Voici les spectacles de la semaine :
Dimanche 5 février, en matinée, *Le Bois sacré*, comédie en 3 actes de MM. de Flers et Caillavet.
En soirée, *Le Bois sacré* et *Le Flibustier*, pièce en 3 actes, en vers, de Jean Richepin.

Mardi 7 février, 4^e représentation populaire.
Jeudi 9 février. Pour la première fois à Lausanne, *Un cas de conscience*, pièce en 2 actes, de MM. Paul Bourget et Serge Basset, et *Papillon, dit Lyonnais le Juste*, pièce en 3 actes de M. Louis Bénére.

Kursaal. — *Rêve de valse* continue de charmer des centaines d'auditeurs chaque soir. Jamais opérette ne fut si bien montée. Quant à l'interprétation, elle est parfaite. Mlle Jane Ceska entre autres, a conquis tous les suffrages. C'est une des rares chanteuses d'opérlette qui soit en même temps comédienne.

Dimanche, matinée avec *Rêve de valse*. Rideau à 2 1/2 h. précises ; fin du spectacle à 5 1/4 h. et à 11 1/4 h. précises.

Draps de Berne et milaines magnifiques. Toilerie et toute sorte de linges pour tousseaux. Adressez-vous à **Walther Gygax**, fabricant, à **Bleichenbach**.

Rédaction : **JULIEN MONNET** et **VICTOR FAVRA**

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO